

© PIERRE MARILLAUD

Université de Toulouse II – Le Miral
p.marillaud.cals@orange.fr

**ANALYSE SÉMIOTIQUE DE “JOUR DE GLACE” D’ANTON TCHÉKHOV*:
SÉQUENCE ET APPROCHE DE LA NARRATIVITÉ**

**СЕМИОТИЧЕСКИЙ АНАЛИЗ РАССКАЗА
А.П. ЧЕХОВА «МОРОЗ»: НАРРАТИВНЫЙ ПОДХОД**

**A SEMIOTIC ANALYSIS OF A. CHEKHOV’ STORY “THE FROST”:
A NARRATIVE APPROACH**

Автор выбирает для анализа рассказ А.П. Чехова «МОРОЗ» в переводе на французский язык Эдуарда Парэйра, который был переработан Лили Дени Нот и Клодом Фриу. На первый взгляд в рассказе не повествуется о чем-либо примечательном, просто показывается, как празднуется «Крещение» морозным днем в провинциальном русском городке в 1887 году. При анализе исходным положением автора становится тезис о сочетании эксплицитного и имплицитного в каждом повествовании, насколько бы банальным оно ни казалось. Банальным представляется и завязка рассказа, передающая первоначальные дейктические категории пространства, времени и персонажей, а также первоначальное событие. Все это обозначено А. Греймасом как «текстуальная организация», как темпоральные и пространственные дизъюнкции, организующие текст в единое целое. Именно с этих позиций автор начинает свой анализ рассказа А.П. Чехова «Мороз». Пространственно-временные отношения анализируются во взаимосвязи с категорией интертекстуальности, поскольку изначальная библейская аллюзия на религиозный праздник служит отправной точкой диалога с читателем. Автор приходит к выводу, что не прямое, имплицитное выражение точки зрения повествователя через цепь изотопий, через цепь аргументативных логических связей и структурно близких предикатов объединяет идиостиль А.П. Чехова с идиостилем Ж. де Мопассана и Г. Флобера. Такие текстуальные маркеры как «глагольные регуляторы» показывают, что формальная логика не работает в структуре чеховского рассказа. Логика чеховского рассказа близка к устному дискурсу, где на первый план выходят невербальные средства организации текста в единое целое. Такую роль в тексте рассказа играет лексический узус, те слова, которые А.П. Чехов использует для речевых портретов своих персонажей. Автор констатирует, что изотопии эвфорического и дисфорического плана основываются на одном и том же семантическом поле (мороза), и тем самым служат логическими коннекторами. По мнению автора, этим Чехов показывает, как одна и та же изотопия аксиологически может быть разнонаправлена в зависимости от точки зрения персонажа и повествователя. Это в значительной степени обуславливает ироническое представление ситуации.

* Texte choisi dans “Kuvres” Anton Tchekhov , tome II, NRF Gallimard, La Pléiade 1970 , pp. 9 a 16 (comprise). Traduction par Edouard Parayre. Révision de Lily Denis. Notes par Claude Frioux

The author has chosen for his semiotic analyses A. Chekhov's story "The Frost", translated into French Edouard Parayre and revised by Lily Denis and Claude Frioux. This story might seem quite banal as it does not reflect any remarkable event, it centers around an ordinary open air feast of «Baptism» in the provincial Russian town on a frosty day of January 1887. The author starts from the thesis of interrelation of the explicit and the implicit in any fictitious narration, whatever degree of banality it might reveal. The setting of the story might also seem banal for it traditionally renders the initial deictic categories of space, time and personages, as well as a starting event. All these elements are specified by A. Greimas as «textual organization», as temporal and spacial disjunctions, that roll the text into one unity. This point is the major focus of the analysis. Space-time relations are tackled as dependant upon the category of intertextuality for the initial biblical allusion to the religious feast of baptism opens the story for readers.

The author arrives at the conclusion that an indirect, implicit revelation of the narrator's point of view through the chain of isotopies, as well as through the chain of argumentative logical hooks and structurally similar predicates makes Chekhov's ideostyle close to those of G. De Maupassant and G. Flaubert. Such textual markers as «verbal regulators» reveal that the formal logics does not function in Chekhov's text. Its logics is close to the oral discourse with its non-verbal means of communication. In this story lexical usage, chains of isotopies, that outline speech portraits of personages function as logical hooks. The author states that isotopies of the two planes: euphoric and dysphoric are rooted in the same semantic field (of frost) thus serving as logical connectors. According to the author's discovery, the same isotopie in Chekhov's story can be axiologically opposite due to the point of view either of a personage or of the narrator. This in its turn predetermines the ironic tonality of the story.

КЛЮЧЕВЫЕ СЛОВА. Чехов, семиотический анализ, изотопии, дизъюнкции, глагольные регуляторы, имплицитное выражение, логические коннекторы

KEY WORDS. Chekhov, Semiotic analysis, isotopy, disjunction, verbal regulators, implicit, logical connectors

Dans sa préface à "LA CERISAIE — Le sauvage. Oncle Vania et neuf pièces en un acte" in Tchekhov Théâtre complet tome II Gallimard folio classique p. 14, Renaud Matignon écrit au sujet de Tchekhov:

"Rien de penseur dans son théâtre. On peut lire toute son œuvre, crayon en main, dans l'espoir d'annoter, de commenter, de glaner des 'idées'. En vain. 'Il fait doux', 'Le thé est servi', 'Le déménagement est-il prêt ?'. Tout ici est à ras du sol; on en sent l'odeur et la rugosité. Structuralistes, linguistes, sémiologistes, s'abstenir".

Voilà qui ne nous encourage pas à traiter de "Récits" (ou "nouvelles") de Tchekhov, et pourtant...nous le ferons ! et qui plus est en choisissant le récit vraiment banal à première vue, d'un jour de fête en hiver dans une ville de province de la Russie de 1887.

Chaque histoire, chaque récit, commencent presque toujours par désigner, explicitement ou implicitement, le lieu et l'époque où vont se dérouler les événements, les anecdotes, les incidents qui la constituent. Dans ce que Greimas désigne par "organisation textuelle", c'est aux disjonctions temporelles et spatiales qu'il accorde la priorité dans son analyse de la nouvelle de Guy de Maupassant, "Les deux amis".*

C'est à ce premier travail que nous allons nous livrer pour analyser "Jour de glace".

* A.J.GREIMAS 1976, "Les deux amis" . Editions du Seuil . pp. 19-22.

1. Disjonctions spatio-temporelles de la nouvelle:

L’intertextualité

On pourrait nous demander pourquoi nous tenons à signaler ce lien d’intertextualité entre la nouvelle de Tchekhov et le Nouveau Testament de la Bible. Nous répondrons que c’est parce que le narrateur, comme n’importe quel autre individu, est conditionné dans son banal quotidien par les traces de l’Histoire qu’il accepte sans même en être conscient, ainsi que l’explique Bourdieu dans “*Sur l’Etat*”, un de ses cours au Collège de France.* Tchekhov ne croyait ni en Dieu ni en diable, (nous non plus !), mais ce détail du calendrier mérite d’être noté car ce terme ouvre l’isotopie du religieux (*jour des Rois*, ligne 1- *archevêché*, ligne 4, *bénédiction*, ligne 23 dans la première séquence, lignes 1 à 26).

Pour délimiter les séquences, nous utilisons en priorité les “*marqueurs temporels*”, voire les changements des temps des verbes, mais aussi les marqueurs *spatiaux* et *actoriels*.

Première séquence spatio-temporelle: les préparatifs de la fête.

Cette séquence commence avec le début du texte (*Le jour des Rois*) et s’achève à “*le concert de musique militaire commençait*”, le marqueur “*Vers les quatre heures...*” introduisant la séquence suivante. C’est une séquence classique de récit à la 3^{ème} personne dans laquelle le narrateur situe les lieux, temps et motivations des actions à venir.

Cette séquence spatio-temporelle permet en effet au lecteur de savoir:

- qu’un sujet collectif, à savoir les habitants et les autorités d’un chef-lieu de province, avaient fait le projet d’organiser *le jour des Rois* une fête populaire de bienfaisance. Si l’on considère qu’un jour de fête s’oppose à un jour ouvrable (c’est-à-dire un jour de travail), on peut considérer qu’on a une suite *d’énoncés du faire* que l’on peut regrouper sous la forme d’un programme narratif qui pourrait se résumer, en termes de sémiotique greimassienne, comme la conjonction de la population à une fête (dite populaire). Il apparaît que tous les programmes d’usage ont été réalisés avec succès, et qu’en conséquence la fête devait réussir.

On peut écrire P1 : F(S2) => [(S1∪O1) → (S1∩O1)]

S2 = sujet du faire, organisateurs de la fête

S1 = sujet d’état, la population du chef-lieu

O1= l’objet *fête*.

Avant même d’aller plus avant dans le texte, l’objet fête apparaît au lecteur comme un objet essentiel, disons un *objet de valeur*. L’ensemble des programmes d’usage réalisés (choisir le bon endroit, à savoir *la partie large de la rivière* pour patiner, l’avoir *entourée d’une corde, de sapins et de drapeaux*, etc.) démontre les compétences du sujet opérateur et donne l’impression au lecteur que tout ce qu’il fallait faire a été bien fait.

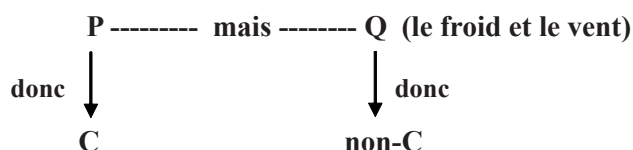
* BOURDIEU Pierre, *Cours au Collège de France de 1989 - 1992, “Sur l’Etat” 2012 publication posthume de notes éditions du Seuil collection Raisons d’agir, “calendrier de la temporalité” pp. 19-23.*

Or, dans cette séquence descriptive, un connecteur annonce une opposition, du moins un obstacle à la réalisation du programme principal, c'est-à-dire la conjonction avec l'objet de valeur "fête". Ce connecteur est le "mais" argumentatif qui introduit la phrase :

"Mais une forte gelée faillit tout compromettre" (lignes 10-11)

"Dès la veille la température était tombée à vingt-huit au-dessous de zéro et le vent soufflait".

Si on désigne par P le contenu sémantique précédant "mais" et Q le contenu le suivant, on pourrait écrire, en usant des formules utilisées par Jean-Michel Adam* :

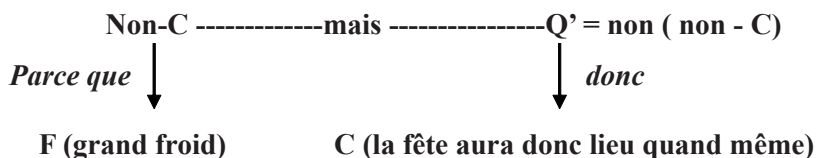


C = la fête aura lieu et non-C la fête n'aura pas lieu (*on voulut renvoyer la fête*)

Non-C ne se réalisera pourtant pas, c'est-à-dire qu'on ne renverra pas la fête, car un deuxième "mais" argumentatif vient s'opposer à la négation de P :

"On voulut renvoyer la fête, mais on renonça à la remettre, parce que les gens l'attendaient depuis longtemps et avec impatience, et ne voulurent pas entendre parler de renvoi"

On a :



Ainsi le deuxième "mais" annule la conclusion du premier selon la même logique qui peut se résumer ainsi: P donc C, mais Q, donc non-C.

Un discours direct est alors enchâssé dans la séquence du discours direct, dit encore "énonciation énoncée". Il s'agit d'un discours stéréotypé, celui de la doxa, des lieux communs, voire des lapalissades tenu par la population :

"Voyons, si nous sommes en hiver, c'est pour qu'il gèle ! disaient les dames afin de convaincre le gouverneur, partisan du renvoi. Si quelqu'un a froid il trouvera toujours un coin pour se chauffer."

Il s'agit en fait d'une énonciation énoncée contenant une incise qui exprime le point de vue du narrateur. Certains auteurs français, comme Maupassant ou Flaubert auraient sans doute usé du style indirect libre.

C'est le contenu sémantique de Q', (c'est-à-dire la négation de non-C) qui est ainsi développé, explicité. Cette argumentation prouve à quel point cette fête est un

* ADAM Jean-Michel 1990, *Éléments de linguistique textuelle*, éditions Mardaga, pp. 206-209.

objet de valeur auquel la population tient, c’est-à-dire à être conjointe en terme de sémiotique.

Le narrateur pourtant reprend ensuite le développement de Q introduit par le premier *mais*:

“*Arbres, chevaux, barbes étaient blancs de givre ; l’air même semblait craquer, incapable de résister au froid, néanmoins, aussitôt après la bénédiction de l’eau, les policiers transis étaient déjà sur la piste de patinage et, à une heure précise, le concert de musique militaire commençait.*”

Le connecteur argumentatif *néanmoins* qui a la valeur d’un “*mais quand même*”, ou d’un “*mais pourtant*”, voire de “*malgré tout ce qui vient d’être dit*”, introduit des arguments contraires à celui sous-entendu du bon sens, qui est aussi celui du narrateur.

Notons que l’isotopie du religieux se prolonge avec le terme *bénédiction de l’eau*. (ligne 23).

En résumé, cette séquence nous décrit la préparation d’une fête très attendue mais qu’un grand froid pourrait contraindre à annuler. Cependant la population attend la fête qui sera donc maintenue à la date fixée.

Dans la sous-séquence d’un faux discours direct, on peut remarquer que ce sont les dames qui insistent pour que la fête soient maintenue. Nous sommes en province, or beaucoup d’écrivains russes ont souvent présenté la province comme un lieu de l’ennui, et les dames qui ont peu l’occasion de sortir tiennent plus que les hommes à cette fête, même si cela les conduit à énoncer une tautologie: “*Voyons, si nous sommes en hiver, c’est pour qu’il gèle!*”

On remarque la fonction phatique de “*voyons*” qui souligne à quel point le propos tenu est évident. Elles tiennent à attirer l’attention de leur interlocuteur, le gouverneur sans doute, sur la nécessité de maintenir la fête le jour des Rois.

Catherine Kerbrat-Orecchioni considère que l’implicite prend deux formes dans un texte : soit le présupposé, soit le sous-entendu. Le narrateur ne prend pas le soin de nous informer que la rivière est gelée, mais le fait qu’on en avait choisi la partie large et “*qu’on avait aménagé tout ce qu’il faut pour patiner*” présuppose évidemment que la rivière est gelée.

Même si chez Tchekhov, “*tout est à ras*”, comme le dit René Matignon, remarquons que la fête l’emporte sur toutes les autres considérations, voire sur toute présence, dans cette classe petite-bourgeoise d’un petit chef-lieu de l’immense Russie, et que son aspect religieux est réduit à la portion congrue. On comprend comment au milieu du siècle suivant, le XXe, se développera une idéologie de la fête chez les bourgeois qui s’imposera sur l’austérité du monde du travail : on passera chez les Hippies et souvenons-nous qu’en France fut créé un Ministère du temps libre après l’élection de François Mitterand en 1981! Attention, nous ne disons pas que le goût de la fête manifesté dans le texte de Tchekhov a une valeur prémonitoire par rapport à ce qui se passera en France et dans d’autres pays en mai 68. Non, loin de là notre pensée, mais le temps de la fête s’oppose au temps du travail, et le travail est la sanction du Dieu des religions monothéistes. C’est l’opposition plaisir VS chagrin qui fonctionne dans le texte. Nous limitons notre constat à cette remarque pour l’instant, mais peut-être

y reviendrons-nous, et ce d'autant que cette fête populaire, comme nous le dit le narrateur, est dominée par la classe supérieure: *les dames ne* sont pas des femmes du peuple, et dans les séquences suivantes il sera question de "*la bonne société*", du "*vieux gouverneur et de sa femme*", de "*l'archevêque*", du "*président du tribunal*", du "*proviseur du lycée*" et de "*beaucoup d'autres personnalités*". En prolongeant la remarque de Bourdieu (cité plus haut), nous constatons que Tchekhov, volontairement ou non, consciemment ou inconsciemment, décrit la présence de l'Etat, celle de l'Eglise, dans l'organisation de la fête autant que dans celle de l'ordre public. L'ordre public comme la fête, qui en réalité fait partie de cet ordre public, ne se limite pas à son aspect autoritaire, voire violent dans la mesure où il est le seul dans une société à pouvoir exercer la violence physique. C'est-à-dire que dans ce chef-lieu (vocabulaire administratif) le principe de l'ordre public, c'est l'Etat, comme dans toutes les nations modernes, ce qui n'est pas le cas des sociétés claniques ou tribales. Mais, puisque c'est un jour de fête, celle des Rois, on constate donc que là comme ailleurs il y a consentement de la population à accepter par exemple le temps de la fête religieuse qui est devenu le temps de l'Etat puisque il faut l'accord du gouverneur.

Nous accordons de l'importance à ce constat car s'il est un observateur compétent de la société, c'est Tchekhov, et ses récits comme son théâtre nous montrent qu'en somme, comme dirait encore Bourdieu, *l'Etat existe parce qu'on croit qu'il existe et qu'en ce sens il est une entité théologique, c'est-à-dire une identité qui existe par la croyance*.*

La proposition qui termine cette première séquence spatio-temporelle nous montre à quel point l'Etat est présent et organisateur: "[...] à une heure précise, le concert de musique militaire commençait".

Le traducteur n'a pas utilisé le passé simple, mais l'imparfait, or "*à une heure précise, le concert [...] commença*" était très acceptable dans la mesure où c'était l'événement qui rompait avec le temps de l'attente et des hésitations. Mais en utilisant l'imparfait, le narrateur-traducteur marque l'imperfectivité du procès, qui est presque un non-événement dans la mesure où c'est la norme de la cérémonie qui est finalement respectée malgré les hésitations causées par le grand froid. En fait le véritable événement signifié par un procès au passé simple est exprimé par la phrase: *Mais une forte gelée faillit tout compromettre*. (lignes 10-11). L'indéfini *tout* anaphorise tous les procès décrivant les préparatifs de la fête, le passé simple *faillit* constitue une interruption dans la description de ces préparatifs: le programme narratif de valeur risquait de ne pas être réalisé. C'est par rapport à ce passé simple que "*commençait*" précise une situation qui aurait dû être impliquée par *faillit* négativement, mais qui en fait se situe dans la chaîne des procès de préparation de la fête. Les plus que parfaits de la première partie de la séquence nous indiquent l'antériorité des procès par rapport à *faillit*. Ils jouent un peu le même rôle que des passés composés sauf qu'ils ont la marque de l'imperfectivité: les procès sont achevés, donc délimités dans le temps, mais la durée est en quelque sorte étirée, ce que n'aurait pu signifier le passé composé qui aurait rejeté les procès dans un passé à la fois bien délimité dans

* BOURDIEU, *opus cité p. 25*.

le passé de l’énonciation, mais en même temps plus proche de ce moment:

“*Le jour des Rois on a organisé...*”

Si nous analysons la distribution des verbes dans cette première séquence

PQP = plus-que-parfait IMP=imparfait, PS= passé simple, P= présent, F= futur

nous obtenons :

PQP+PQP+PQP+PQP+PQP narrateur décrivant la préparation de la fête

+IMP+IMP idem

+PS faillit

+PQP

+IMP

+PS+PS on voulut [...]mais on renonça

+IMP

+PS ne voulurent pas

“P+P+P+P”: style direct, propos tenus pas les dames. **Voyons, nous sommes, c’est, il gèle (+IMP incise du narrateur dans l’énonciation énoncée)**

“ P+F” style direct, propos des dames (suite) **a froid, trouvera.**

+IMP+IMP+IMP+IMP narrateur

on constate que l’on a une chaîne de 15 verbes aux temps imperfectifs que sont les 6 plus-que-parfaits et les 9 imparfaits; ce sont les temps de la description mais nous ne les considérons pas comme un arrière plan comme les considérerait Weinrich mais simplement comme une grande série de procès qui doivent aboutir à la réalisation de la fête.

La première série des plus-que-parfaits engendre la valeur d’accompli du procès par rapport au “présent inactuel” exprimé par les deux imparfaits de la phrase “*Les affiches étaient gigantesques et promettaient une foule de divertissements: patinage, musique militaire, loterie sans perdants, soleil électrique, etc.*”

Les six premiers plus-que-parfaits nous donnent l’impression d’un présent dans le passé, le narrateur ayant été témoin de tout ce qui fut accompli pour arriver à un constat de résultat exprimé par les deux imparfaits *étaient (gigantesques)* et *promettaient*.

On passe donc d’un accompli dans le passé d’un autre passé, celui d’un “présent inactuel” qui est certes dans le passé du narrateur qui se projette dans ce passé plus proche du temps de l’énonciation.

Mais cette chaîne est rompue à trois reprise :

1° **faillit** :Arrivée du gel;

2° **On voulut supprimer la fête, mais on renonça...**

3° Confirmation du refus de supprimer la fête = maintien de la fête. **ne voulurent pas.**

A ces trois rupture temporelles s’en ajoute une qui porte sur le mode énonciatif: *la micro-séquence de discours au style direct* qui est un écho des propos tenus pour ne pas céder aux contraintes du gel. Il y a là, nous semble-t-il, une manifestation de l’ironie du narrateur qui insiste sur le côté très provincial de ces palabres.

Les imparfaits du dernier paragraphe fonctionnent de la façon classique utilisée

dans la description : transposition du “présent actuel” (certains préfèrent parler de présent inactuel) dans un moment qui n’est pas l’actualité du narrateur, c’est-à-dire du sujet parlant. Valeur classique d’imperfectif ; on sait quand arriva le froid (*dès la veille la température était tombée à vingt-huit au dessous de zéro...*), on sait qu’il fait très froid le lendemain, (implicite), c’est-à-dire le jour des Rois, mais on sait pas quand ce moment de grand froid s’achèvera. Mais tout cela se situe toujours dans le passé du moment de l’énonciation. Le dernier imparfait, “à une heure précise, le concert de musique militaire commençait.” exprime très clairement l’actualité dans le passé et a presque la valeur d’un présent pour le lecteur.

Deuxième séquence : dans le pavillon du gouverneur et arrivée du maire.

Nous continuons à utiliser les disjonctions spatiales, temporelles et actuelles pour effectuer le découpage du texte en séquences, disons sémantiques, puisque le spatio-temporel relève de l’espace signifié et non de l’espace signifiant. Mais d’autres découpages sont possibles, voire nécessaires. Il y a en effet des unités et des paliers de textualisation, pour employer les termes de Jean-Michel ADAM*, qui font que les niveaux de segmentation se déterminent selon la progression: mots/signes → propositions → phrases (et vers) → périodes → (et/ou séquences) → paragraphes (et strophes) → parties et modules d’un plan de texte → périphrase. Des mots à la phrase on est dans le micro-textuel, de la période au paragraphe ou à la séquence, dans le méso-textuel, et au delà dans le macro-textuel. Il se trouve que la première séquence du texte étudié coïncide avec la progression précitée puisque nous avons une séquence englobant trois paragraphes, mais ce n’est pas une règle.

Le marqueur temporel „*Vers les quatre heures*” (ligne 27) donne au lecteur une information précise sur la durée de la fête, puisque nous savons que la fête commença “à une heure précise” (ligne 25). La fête durait donc depuis trois heures et “*battait son plein quand la bonne société de la ville se réunit pour se réchauffer dans le pavillon du gouverneur dressé au bord de la rivière*”.

La disjonction temporelle est donc très clairement explicitée: le narrateur ne relate pas les trois premières heures du déroulement de la fête. Pour le moment nous pouvons dire que la structure du récit est une structure élémentaire simple qui suit l’ordre chronologique. A la continuité de tous les procès supposés ou décrits qui constituent la réalisation de la fête (le *situatif*, c’est-à-dire la *composante temporelle dans laquelle se déroule l’action*) s’oppose la discontinuité du récit qui saute une tranche de temps. Il y a donc bien disjonction temporelle.

Mais à cette disjonction temporelle s’ajoutent deux disjonctions, l’une actuelle, l’autre spatiale.

Dans la séquence précédente nous avons affaire, s’agissant des actants humains, à un sujet collectif qui comprenait, *on*, (lignes 1,2,4,5,7,13,13),c’est-à-dire toutes les personnes concernées par la fête, *les gens* (ligne14)qui attendaient la fête avec impatience, *voyons, si nous* (ligne 17 cataphorise les dames), *les dames* (ligne14)

* ADAM Jean-Michel, 2014, communication séminaire de linguistique organisé par le CPST de l’université de Toulouse-Jean Jaurus (anciennement “Toulouse-le-Mirail”) le 24 octobre 2014.

qui tenaient à ce que la fête ait lieu malgré le froid, *les policiers transis*, (ligne 24) et enfin les musiciens dont la présence est impliquée par la proposition *le concert de musique militaire commençait*. (ligne 25).

Or, l’actant humain de la deuxième séquence se dégage du précédent car il s’agit seulement de *la bonne société de la ville* (ligne 28). La composition de cette “bonne société” est donnée dans les lignes qui suivent:

Il y avait là le vieux gouverneur et sa femme, l’archevêque, le président du tribunal, le proviseur du lycée, et beaucoup d’autres personnalités. (lignes 30 à 32).

L’expression “bonne société de la ville” relève de l’isotopie de “la province” car ces personnalités ne sont que la classe dirigeante de “*X..., chef lieu de province*” (lignes 1,2).

On retrouve dans cette nouvelle de Tchekhov la province qui constitue également le cadre habituel de son théâtre. La façon dont ont été décrits jusqu’à présent les préparatifs de la fête et son commencement laisse comprendre qu’on est dans la routine, et le paradoxe c’est que cette routine a failli être brisée par un non-événement, le froid brutal mais qui est un élément presque constant et banal de la Russie en hiver. C’est-à-dire que c’est une banalité qui a failli empêcher le déroulement d’une autre banalité. Ces deux banalités en entraînent une troisième. Le lecteur est en effet confronté à une sorte de sentiment de l’absurde qui sous-tend une très grande partie des œuvres de Tchekhov : Cette banalité a provoqué un discours lui-même banal, (déjà cité) et à la limite de la sottise, celui des dames: “*Si nous sommes en hiver c’est pour qu’il gèle!*”.

Mais nous avons également noté une disjonction spatiale, non qu’on ait quitté le lieu de la fête, mais parce que l’actant sélectionné dans la collectivité se déplace dans un lieu précis, également sélectionné: *le pavillon du gouverneur dressé au bord de la rivière*. (lignes 29-30). Il n’est donc plus maintenant question de “*n’importe qui*” mais de *la bonne société* qui ne se rend pas “*n’importe où*”, mais dans *le pavillon du gouverneur*. Bien sûr c’est à cette “bonne société” que le narrateur va donner la parole, et l’on peut affirmer que les quatre pages qui suivent forment une macro-séquence, dans la mesure où on ne quittera plus le pavillon du gouverneur.

Le temps de la fête ne s’interrompt pas, mais il sera progressivement masqué par le temps des bavardages et des discours, et ce jusqu’à la fin de la nouvelle. Un seul nouvel actant viendra se joindre à “la bonne société”, le maire de la ville, *le marchand Eréméiev, un millionnaire natif de X...* qui devient en quelque sorte le héros du récit

Nous avons divisé cette macro-séquence en sous-séquences, et si les disjonctions ne sont plus spatiales, on prendra en compte quelques disjonctions actorielles et temporelles.

S-S 1. La bonne société regarde et commente les performances des patineurs (lignes 27 à 45).

Le pouvoir politique (le gouverneur), le pouvoir religieux (l’archevêque), la justice (le président du tribunal), l’enseignement (le proviseur du lycée) sont désignés, alors que les autres actants de la bonne société sont signifiés globalement par l’expression “d’autres personnalités”.

L'archevêque, après avoir invoqué les saints du Paradis fait des commentaires de connaisseur, ce qui satisfait le proviseur qui nomme "*les lycéens qui passaient à toute allure devant le pavillon*" dont on comprend qu'il a été installé dans un endroit privilégié pour que ses occupants puissent bien profiter du spectacle. Le gouverneur y va de son mot admiratif également. Bref, tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes possibles de province quand survient un événement qui risque de gêner, non pas la fête, mais la réunion de la bonne société: l'arrivée du Maire de X... : "*Quel guignon ! Il va nous rebattre les oreilles!*" dit le gouverneur. Cette remarque a une valeur prémonitoire !

S-S 2. Le maire de X..., le marchand Eréméiev. (lignes 46 à 64).

C'est donc par une disjonction actorielle [discours du gouverneur (lignes 44-45) VS description du maire qu'on voit approcher (lignes 46-47)] que nous justifions notre segmentation qu'on aurait pu intituler aussi bien "un nouvel arrivant dans la bonne société réunie".

Tchekhov use pour nous décrire l'arrivée du maire, du *processus de focalisation interne*, c'est à dire que le lecteur se construit l'image du maire, non pas à partir de la vision du narrateur, mais à partir de celle du gouverneur et de ceux qui l'entourent. Résultat, c'est le premier personnage de la nouvelle sur lequel on nous donne des informations relatives à sa façon de s'habiller, son grand âge et malgré tout son agilité et son caractère enjoué.

"De l'autre rive on voyait approcher, se garant des patineurs, un petit vieillard maigriot en pelisse de renard déboutonnée, une grande casquette sur la tête. C'était le maire, le marchand Eréméiev, un millionnaire natif de X... Bras écartés et recroquevillé de froid, il sautillait, tapait un pied contre l'autre, visiblement pressé de se mettre à l'abri. Soudain, à mi-chemin, il se courba, se glissa derrière une dame et la tira par la manche. Quand elle se retourna, il se rejeta de côté et, probablement satisfait d'avoir réussi à lui faire peur, partit d'un éclat de rire bruyant et sénile.

"Il est vivace, le petit vieux ! fit le gouverneur. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne se soit pas encore mis à faire du patin."

En approchant du pavillon, il pressa le pas, balança les bras, prit son élan, et d'une glissade de ses énormes caoutchoucs, arriva à la porte même.

Les autres personnages sont restés jusque-là pour le lecteur des abstractions, malgré les quelques propos de l'archevêque et du gouverneur.

S-S 3. Bavardages de la bonne société, dont le maire fait désormais partie.

Deux disjonctions permettent de délimiter cette sous-séquence :

Disjonction temporelle: on passe du temps du récit, le passé simple (*arriva à la porte*) au temps du discours, le présent du conditionnel (*vous devriez*).

Le maire se plaignant du froid, le gouverneur prononce une banalité de plus :

"C'est sain [...] le gel fortifie l'homme, le ragaillardit."

La sous — séquence continue jusqu'à ce que le maire, après avoir dit qu'on ne pouvait pas continuer à avoir aussi froid intervienne auprès de son personnel municipal.

S-S 4. Pendant que l’on est allé chercher du vin chaud, certains racontent leur vie. (lignes 93 à 234).

Cette sous séquence est très longue mais du point de vue de son contenu sémantique elle prolonge la précédente (mêmes acteurs, même temporalité, même espace).

Le maire use de son pouvoir pour envoyer un pompier et un ouvrier chercher du vin chaud et autres boissons et sucreries pour mieux résister au froid.

D’où le programme d’usage S3 étant sujet du faire faire ou sujet manipulateurs

S2, l’ouvrier et le pompier sujets du faire ou sujets opérateurs

S1, la bonne société dans le pavillon

O2, les boissons et sucrerie

P2 : F(S3) => {F(S2) => [(S1 U O2) -> (S1 ∩ O2)]}

Il s’agit bien sûr d’un programme d’usage qui a pour fin de permettre la continuation de la fête. En ce sens le maire est un adjuvant pour la réalisation du programme de valeur P1, ou programme principal.

Le gouverneur tient alors un discours de gouverneur, optimiste et nationaliste par définition en enfilant toujours des lieux communs:

„Non, monsieur Erénéiev, [...] ne blasphémez pas, le froid de Russie a son charme. J’ai lu récemment que beaucoup des qualités du peuple russe sont dues à l’immensité de nos espaces, au climat, à la lutte pour l’existence... C’est absolument exact!”

Le “*c’est absolument exact*” relève du discours d’autorité prononcé par une autorité. Le gouverneur est juge et expert. S’appuyant sur des arguments scientifiques (climat et immensité du territoire russe, théorie de la lutte pour la vie (Darwin), donc la sélection naturelle) il affirme que ce sont là les circonstances naturelles qui font que le peuple russe a de grandes qualités.

S-S 5. Le froid et les souvenirs du maire: (lignes 115 à 201).

Cette longue sous séquence s’articule en fait elle-même en deux sous séquences : avant le départ des dames (l. 115 à 169) et après le départ des dames (170 à 236).

Si nous sommes toujours dans le même lieu, le pavillon du gouverneur, on note par rapport à la séquence précédente une disjonction actorielle : le présent du discours au style direct de gouverneur “*C’est absolument exact*” est suivi du présent du discours au style direct du maire, qui avec le respect qu’il doit à la fonction de gouverneur, introduit cependant le doute sur ce que ce dernier vient d’énoncer.

Le maire use en effet d’un modulateur de vérité, “*peut-être*”. Le démonstratif *c’* (= ce) anaphorise tout ce que vient de dire le gouverneur, mais la locution adverbiale “*peut-être*” modalise l’assertion du gouverneur, certes en lui maintenant son caractère de “vérité”, mais en ramenant ce caractère à seulement un degré de vérité. On dirait en français que le maire ne contredit pas le gouverneur mais met un bémol au propos de celui-ci. *peut-être* que certains définissent comme un *adverbe de phrase* est en effet un *modalisateur de vérité*. Il permet de faire des réserves sur ce qui vient d’être dit sans cependant le contredire.

Toutes les précautions prises par le maire pour oser émettre des réserves sur la théorie du gouverneur sont presque comiques :

“C’est peut-être exact, Excellence, ...” ↗

„Bien sûr; c’est lui, le froid...” ↗

“il nous permet de congeler...” ↗

„les enfants font du patin...” ↗

„c’est vrai tout ça.” ↗

Tous ces arguments sont *co-orientés* dans le sens des propos du gouverneur, le dernier prononcé anaphorisant ceux qui précèdent. Pour ne pas inverser trop tôt le sens de son argumentation, le maire n’use pas d’un connecteur argumentatif mais se contente de citer les acteurs pour qui le froid est profitable, voire n’est pas un inconvénient:

„Pour qui a le ventre bien garni et de bons habits, le froid n’est qu’un plaisir;

mais pour l’ouvrier, le mendiant, le pèlerin, l’innocent qui court les routes,

c’est le comble des maux et des calamités.

A la série de tous les arguments *co-orientés* *mais* introduit l’argument *anti-orienté* qui est un argument social. C’est-à-dire qu’à l’argumentation très connotée de nationalisme du gouverneur, le maire, qui connaît peut-être de plus près le sort de bon nombre de ses administrés, apporte une réserve d’une importance capitale: le froid c’est bien, mais pour quelques-uns seulement, les nantis .

Le “mais” argumentatif introduit un deuxième univers par rapport au premier, ou plutôt divise le premier univers (assertions du gouverneur) en deux univers, et introduit comme contre argument ce deuxième univers qui n’est pas celui des nantis. Nous sommes là dans le cas de ce que J.-B. Grize définit comme la logique naturelle, c’est-à-dire une logique qui est en fait “un aspect de la logique du sujet”*. En effet, pour Grize,

«une contradiction n’existe que si un témoin-locuteur la construit. Cela ne signifie pas évidemment pas que l’on ne puisse mettre en évidence d’autres contradictions que celles explicitées dans nos textes. Mais ces dernières offrent l’avantage supplémentaire de garantir une prise de conscience de l’auteur.[...]»

Accorder une importance décisive à l’activité discursive des sujets, c’est aussi reconnaître leur pouvoir créateur. Il existe certes des relations qui sont inscrites dans la langue et dont le locuteur peut se servir immédiatement. [...] Encore faut-il insister sur le fait que tout peut être modifié par le contexte et cela même en excluant les phénomènes d’ironie.”**

Les deux ensembles déterminés par l’introduction de **MAIS**, ne sont pas des en-

* GRIZE Jean-Baptiste 1983, *La contradiction — Essai sur les opérations de la pensée*. Editions PUF Paris p.162.

** *ibid.* p. 163.

semble au sens où on l’entend en mathématiques. Parmi les ouvriers ou les pèlerins, il se peut que certains aient de bons habits, ce qui n’implique pas qu’ils aient le ventre plein, quand à ceux qui ont le ventre plein et de bons habits, il n’est pas sûr qu’ils aiment profiter des plaisirs de l’hiver, car par exemple ils peuvent ne pas aimer le patinage. C’est-à-dire qu’en somme la contradiction ne se situe pas au niveau des choses traitées par le discours mais au niveau de la façon dont on les traite. Tchekhov n’est pas pour rien un très grand auteur de théâtre et l’on retrouve là son art de faire vivre des conversations, d’enchaîner des dialogues, et de faire naître des contradictions.

Le maire intervient par une rupture thématique avec l’échange précédent, l’assertion du gouverneur, et à partir de là les marqueurs d’argumentation balisent la séquence:

- *Non, monsieur Eréméiev... (ligne 110)/C’est absolument exact.../C’est peut-être exact.../ Mais on s’en passerait//Bien sûr, c’est lui.../C’est vrai tout ça...Pour qui a le ventre plein.../ Mais pour l’ouvrier...c’est le comble des calamités.../A quoi bon parler.../A présent le froid ne me fait rien.../Mais avant, Vierge immaculée !...[...] j’ai tout oublié.../Mais le froid je m’en souviens.../Et comment encore!/Ah, Seigneur.../Mais alors.../Et pourquoi on pleure, on ne le sait pas soi-même... (lignes 164-165).*

Ces marqueurs que certains désignent par l’expression “*régulateurs verbaux*” montrent à quel point l’argumentation de la logique naturelle ne fonctionne pas comme celle de la logique formelle. A l’oral les régulateurs autres que verbaux tels que les mimiques, les grimaces, les murmures, les variations d’intonation, les murmures, certains gestes, etc. régulent le dialogue entre les locuteurs.

Ce qui oppose le discours du gouverneur à celui du maire, c’est que le gouverneur affirme des arguments qui sont ancrés en fait dans un univers culturel pré-construit, qui est celui d’un gouverneur qui se réfère à la doxa d’Etat. Le maire va répondre en montrant que cette vérité du gouverneur n’est que partielle, qu’elle ne concerne pas les ouvriers, les pauvres, etc., c’est-à-dire qu’il fait référence lui aussi à un univers culturel pré-construit différent de celui du gouverneur, mais ensuite il va faire référence à sa propre vie, sa propre expérience et il ne s’agit plus là d’un univers culturel pré-construit commun aux deux locuteurs.

Au début du dialogue nous avons affaire à une contradiction *de dicto*: voir les trois premiers marqueurs d’argumentation. Le temps *de dicto* doit être relié à la notion d’*univers de croyance*, c’est-à-dire que le locuteur tient pour vrai ce qu’il dit au moment où il s’exprime. Mais comme le locuteur peut changer d’avis au cours du temps, le temps de dicto est le temps de la variation des univers de croyance. Les formes adverbiales comme *plus exactement, du moins, peut-être, certainement, c’est exact, c’est faux, etc.* sont en quelque sorte la façon dont la langue prévoit les variations de croyances.

En revanche, à partir de MAIS, on passe à une contradiction *de re* dans la mesure où l’essentiel de l’argumentation relève du vécu du maire.

Pour résumer l’analyse des arguments avancés dans cette séquence nous avons:

Le locuteur G (gouverneur) qui fait un discours en proposant à ses interlocuteurs, dont le maire, ce que J.B.Grize appelle une schématisation, c'est-à-dire qu'à partir des signes de la langue, il présente à B l'idée qu'il se fait du thème qu'il traite. Ce qui implique que G et ses interlocuteurs partagent des références communes, des ensembles pré-construits d'idées, les unes relevant de leur culture, les autres relevant de la situation particulière de l'interlocution, à savoir un dialogue, un jour de fête et de grand froid, dans un pavillon érigé pour le gouverneur et la bonne société du chef-lieu X.

G présente sa schématisation en fonction de son statut, de ses fonctions, de son autorité sur un sujet qui, a priori, ne devait pas l'engager en tant que haut fonctionnaire d'Etat, mais son discours traitant du froid évolua vers les qualités du peuple russe.

L'interlocuteur M (le maire) reconstruit la schématisation de G, mais il ne s'agit pas d'une réponse par un axiome, mais d'une reconstruction progressive avec des modifications qu'il prend à son tour en charge.

Certes la logique en marche n'est pas en contradiction avec la logique formelle (les habits protégeant du froid, pas d'habits ou de mauvais habits implique qu'on ait froid.) mais elle se développe progressivement en fonction de la culture, des savoirs, des forces de persuasion des locuteurs G et M qui à partir d'une même schématisation sont arrivés à des schématisations contradictoire à un certain moment de la conversation.

Il est évident que tout lecteur va par son intuition saisir tout ce que nous tentons de montrer en travaillant sur la segmentation du texte, mais notre but n'est pas de faire découvrir le sens de cette nouvelle, mais de montrer comment elle est construite.

S-S 6. (lignes 165 à 169)

Une disjonction actorielle *maire VS femme du gouverneur* interrompt le discours du maire:

“Allons faire un tour de patinage avant qu’il fasse nuit, dit la femme du gouverneur que ces discours ennuyaient. Qui vient avec moi?”

Elle sortit suivie de tout le monde en bloc. Il ne resta que le gouverneur, l’archevêque et le maire.

Cette micro-séquence montre que le discours du maire est devenu ennuyeux pour ces auditeurs, mais bien sûr le gouverneur et l'archevêque restent avec le troisième homme de pouvoir qu'est le maire.

S-S 7. (lignes 170 à 200)

La sous-séquence suivante n'est que la prolongation de la S-S5. On a certes une nouvelle disjonction actorielle puisque, c'est le maire qui reprend la parole.:

“Reine des cieux ! Et le jour où on m’a placé comme commis dans une poissonnerie ! continua Emériefev en levant les bras tandis que sa pelisse s’ouvrait toute grande.”

Le maire continue donc à raconter son enfance puis son adolescence.

S-S 8. (lignes 201 à 235) Le duo maire — gouverneur

A son tour le gouverneur évoque son passé, plus particulièrement son passé militaire, relatant une anecdote dont le froid était l'acteur principal.

Le maire enchaîne sur des considération d’ordre général en revenant dans le présent de la réunion pour prendre l’exemple des musiciens qui continuent à jouer dans le froid.

S-S 9. (lignes 236 à 271) Le vin chaud , le sous- commissaires et le départ du gouverneur et de l’archevêque.

On reste dans le temps de la réunion, mais disjonctions actérielles

1) : locuteurs VS deux garçons de Savatine qui apportent le vin chaud

2) : le sous-commissaire de police qui annonce au gouverneur que son épouse (son Excellence...) est rentrée chez Elle.

3) Le gouverneur prie le sous-commissaire transi de prendre du vin chaud, et le maire encourage le jeune homme à boire sans se sentir gêné.

4) Le gouverneur et l’archevêque prennent congé du maire.

S-S 10. (lignes 272 à 275) Le maire resté seul avec le sous-commissaire.

“*Eréméiev se servit du vin chaud et, pendant que le sous -commissaire finissait son verre, il trouva le temps de lui raconter beaucoup de choses intéressantes. Il ne savait pas se taire.*”

Commentaires sur la nouvelle.

I. D’une vision globale de la société et du monde à une vision particulière.

Ce récit (ou cette nouvelle) fonctionne un peu comme un conte et non comme un roman. En effet, au départ l’auteur décrit à grands traits un phénomène que nous qualifierions d’universel dans la mesure où on le rencontre dans toutes les cultures celui de la fête.

A. l’isotopie de /la fête/

L’isotopie de la fête irrigue la première séquence du récit mais au fur et à mesure de l’évolution du récit nous dirons que cette isotopie tend à se raréfier, au point qu’à partir de la ligne 105 on ne trouve plus de termes dénotant ou connotant la fête.

Lignes 1 à 105

- *Le jour des rois*

- *Une fête populaire de bienfaisance*

- *drapeaux, affiches, une foule de divertissements, patinage, musique militaire, loterie sans*

perdants, soleil électrique.

- *la fête, bénédiction de l’eau, concert de musique militaire, la fête battait son plein, patiner,*

- *vin chaud, punch, un régal, bénédictine, deux bonnes bouteilles de rouge, pains d’épice,*

- *noix, bonbons*

Ligne 165 *Allons faire un tour de patinage*

Ligne 227 *ces musiciens qui jouent*

Ligne 239 à 241 *grosse théière, les verres furent pleins, odeur de la cannelle et du clou de girofle*

Ligne 255 à 260 *prenez un vin chaud, prit le verre, avaler sans faire de bruit, déguster poliment,*

Ligne 265 à 273 *aux musiciens de...cesser de jouer, leur faire donner de la bière et de la vodka, se servit du vin chaud, finissait son verre.*

Nous avons relevé les termes et expressions qui dénotent “la fête”, termes dont les sémèmes contiennent le sème fête, afin de bien mettre en évidence la décroissance sur le plan quantitatif de l’isotopie de la fête.

C’est-à-dire que le narrateur abandonne progressivement sa description de la fête avant même la moitié du texte.

D’autres expressions sont celles que nous considérons comme connotant la fête, et dans le contexte du récit elle constituent des éléments de l’isotopie, mais leurs sémèmes respectifs n’ont pas le sème /fête/ comme sème nucléaire.

A ce stade de notre commentaire on se rend compte que l’organisation sémantique du récit se traduit d’abord par une sorte de disparition progressive du sème dénotatif /fête/. On nous répondra que c’est normal et cohérent puisque tout a une fin, y compris la fête. Certes, mais la description de la fête est quasiment terminée à la ligne 105, avec cependant deux brèves réapparitions aux lignes 165 et 227, alors que le récit comporte 275 lignes. Il faut alors nous souvenir qu’en français le titre de la nouvelle est “jour de glace” et non “jour de fête”.

B. L’ isotopie du froid.

Elle est présente du début à la fin du texte, et il est clair que l’actant froid est un actant principal fonctionnant comme un anti-sujet, d’où l’opposition dans le texte *froid VS fête* particulièrement signifiée, comme nous l’avons vu, dans les 25 premières lignes, mais aussi dans la suite du texte:

Une forte gelée faillit tout compromettre.

Dès la veille la température était tombée à vingt-huit au-dessous de zéro.

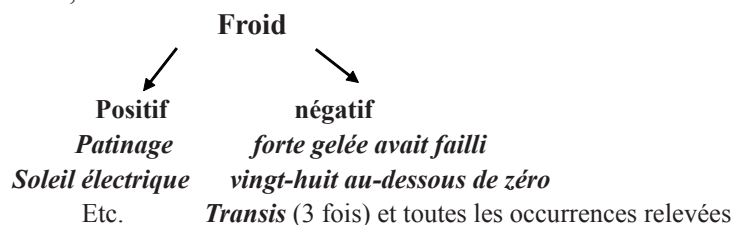
Arbres, chevaux, barbes étaient blancs de givre, l’air même semblait craquer, incapable de résister au froid (du début à la ligne 21)

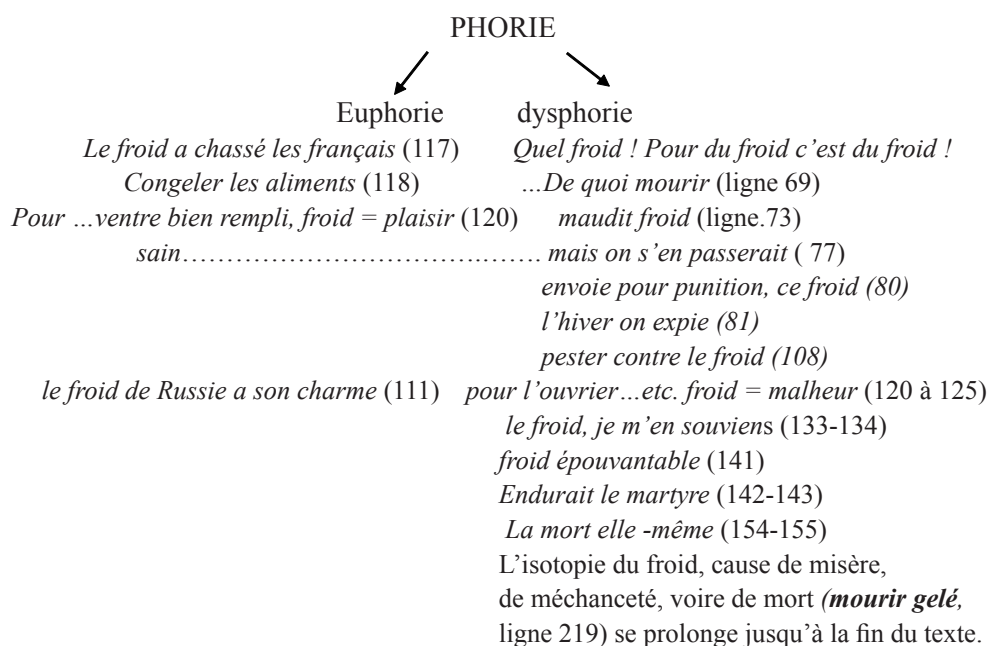
Ligne 68: *Quel froid ! Pour du froid, c’est du froid ! Dieu lui pardonne ! De quoi mourir !*

Aux 45 occurrences du mot “froid” et de ses synonymes (gelée, vingt-huit au-dessous de zéro, et le vent, hiver, givre, transis, congelé, un gel, grelotte, se glace, âme glacée, nuit glaciale, neige, gel,) répartis dans tout le texte, s’opposent 18 occurrences de chaud et de ses synonymes (soleil électrique, se chauffer, réchauffer, l’été, vin chaud, plus chaud, manteau de fourrure, poêle, croissant chaud, au chaud, allumé de feu, fumer, grosse théière), répartition normale vu le contenu du texte.

Ce décompte ne signifie pas grand chose en lui-même, mais la répartition des termes dans la géographie du texte nous donne des indications.

Dans la mesure où le patinage est présenté comme l’activité principale de la fête c’est l’euphorie qui devrait s’imposer, mais le froid interfère dans la plupart des cas à la souffrance, la maladie, voire la mort:





Nous pourrions faire un travail beaucoup plus précis sur le matériel lexical de ce récit, mais cela ne nous en dirait sans doute pas beaucoup plus. Ce que nous constatons, c’est que certains termes sont des connecteurs entre l’isotopie de l’euphorique et l’isotopie du froid, d’autres entre l’isotopie du dysphorique et celle du froid. Sans vouloir jouer sur les mots, nous dirons que Tchekhov constate sans état d’âme à première vue, avec froideur peut-être, les aspects positifs et négatifs d’un phénomène naturel, mais surtout nous constatons son ironie sur ces personnages d’une petite ville de la province russe.

Автор публикации

Пьер Марийо — д. лингвистики, Университет Тулуза-II (Франция)

Author of the publication

Pierre Marillaud — Président du C.A.L.S., Université de Toulouse II - Le Miral